

127-4422  
**L'INTRIGUE**

**A L'AUBERGE,**

OU

**LES DEUX ÉLISA,**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÉLÉE DE COUPLETS,

Par MM. ALEXANDRE ET PHILIPPE,

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre de la Gaîté, le 10 Octobre 1820.*

---

---

PRIX : 75 centimes.

---

---

A P A R I S,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre,  
boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1820.

Digitized by Google  
129609-B

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>ÉLISA</b> , jeune veuve allemande. . . . .	<b>M<sup>me</sup>. ADOLPHE.</b>
<b>GRIPMANN</b> , oncle et tuteur d'Ernest. . .	<b>M. BASNAGE.</b>
<b>ERNEST</b> , neveu de Gripmann. . . . .	<b>M. HYPOLITE.</b>
<b>FRÉDÉRIC</b> , officier de dragons, en garnison à Strasbourg et ami d'Ernest. . .	<b>M. PARENT.</b>
<b>VICTOR</b> , officier de hussards et ami d'Ernest. . . . .	<b>M. VICTOR.</b>
<b>LINVILLE</b> , avocat à Strasbourg. . . . .	<b>M. BRÉGI.</b>
<b>M<sup>me</sup>. RONDMANN</b> , maîtresse d'hôtel. . . . .	<b>M<sup>me</sup>. BRÉGI.</b>
<b>CÉCILE</b> , sa fille. . . . .	<b>M<sup>lle</sup> LETOURNEUR.</b>



*La Scène est à Strasbourg, à l'hôtel de la Pomme d'Or.*

# L'INTRIGUE A L'AUBERGE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

---

*Le Théâtre représente le salon d'un Hôtel garni ; à droite et à gauche , des portes numérotées.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LINVILLE, en valet allemand, dessous noir, seul, à la cantonnade.

Cécile ? descendez au salon le plutôt qu'il vous sera possible... Voilà donc l'avocat Linville transformé en valet allemand... Mais c'est la cause de l'amitié que je défends aujourd'hui ; en est-il une qui puisse me faire plus d'honneur ?

Air : *De Lantara.*

De l'amitié, douce influence,  
Protège encore vos projets ;  
Par toi, réunis dès l'enfance,  
Nous t'implorons plus qu'à jamais. (bis).  
Nous gagnerons cette cause propice,  
Et le bon droit triomphera :  
Car entre nous, ce n'est pas la justice  
Aujourd'hui qui prononcera.

Voyons si je n'ai rien oublié. Relisons la lettre de notre bon ami Ernest. (*Il lit*). « C'en est fait, mon cher Linville, le parti de mon oncle est pris ; il est aussi avare qu'il est entêté. Tu sais que je tiens de mes parents un contrat de quinze mille livres de rente, qui à leur mort fut remis entre les mains de mon oncle Gripmann, pendant ma minorité. Par une clause du contrat, il ne peut m'être rendu que lorsque j'aurai pris une épouse du choix de mon oncle. Mais quel choix, mon ami ! Il veut me faire épouser une jeune veuve nommée Élisabeth, fille d'un certain baron Dindonibrod, qu'il n'a pas vue depuis la bataille de Fontenoy, et ma Sophie... ma Sophie !... » Ce pauvre Ernest, que je le plains ! Dans une autre lettre, il me donne beaucoup de détails. Moi, j'ai écrit au baron Dindonibrod, au nom de l'oncle d'Ernest, que le mariage était rompu. Ce cher Gripmann qui ignore cela, arrive aujourd'hui avec son neveu ; il ne s'attend guère à trouver ici une Élisabeth et un baron de ma façon... Et nous verrons... Mais j'aperçois Cécile, gardons-nous de rien lui apprendre.

SCÈNE II.

CÉCILE , LINVILLE.

CÉCILE , *riant*.

Ah! ah! ah! M. Linville que vous êtes plaisant çomme ça !  
quel singulier accoutrement!

LINVILLE.

Chût! chût! c'est un mystère; avant tout, dites-moi: n'ai-  
je pas bien l'air d'un valet allemand?

CÉCILE.

C'est à s'y méprendre. Enfin, M. Linville, instruisez-moi;  
je brûle d'apprendre...

LINVILLE.

Ah! ah! vous brûlez... D'abord rappelez-vous bien que je  
ne suis plus Linville, et que je m'appelle Fritz, que je suis à  
haut et puissant seigneur Georges-Jean-Népomucène Din-  
donibrook, Baron du Saint-Empire.

CÉCILE.

Ah! mon dieu! quel nom... Ensuite?

LINVILLE.

Ensuite... J'adore toujours mademoiselle Cécile Rondmann  
à qui j'ai le bonheur de parler.

CÉCILE.

Je ne puis rien savoir de plus?

LINVILLE.

Non, ma chère Cécile. Pardonnez-moi. Mon secret ne  
m'appartient pas; mais soyez tranquille.

*Air : De la Robe.*

Vous savez combien je vous aime,  
Vous savez que je suis constant;  
Et je mets mon bonheur suprême,  
A le redire à chaque instant.  
A l'hymen que je vous propose,  
Votre mère consentira.  
Je veux vous apprendre une chose...

CÉCILE.

Que je sais peut-être déjà.

LINVILLE.

Comment vous savez?...

CÉCILE.

Certainement. Croyez-vous que je n'ai pas compris que  
c'est une comédie que vous vous disposez à jouer?

LINVILLE.

Vous êtes pénétrante. Mais croyez-vous que Madame Rondmann ne me reconnaisse pas ?

CÉCILE.

J'en suis presque certaine. Mais de grâce, M. Linville, apprenez-moi le but de ce déguisement.

LINVILLE.

Ma chère Cécile, un peu de patience.

CÉCILE.

Vous me désespérez. Un peu de patience ; cela répond à tout.

Air : *Vers le temple de l'hymen.*

Je conçois bien qu'un docteur,  
L'offre comme un spécifique ;  
Je l'entends d'un politique,  
D'un avocat, d'un auteur.  
Je sais que la patience,  
Est en mainte circonstance,  
Presque sœur de l'espérance.  
Mais je suis femme en ce cas.  
Monsieur, cela vous regarde :  
Comment voulez-vous qu'on garde,  
Un secret qu'on ne sait pas ?

LINVILLE.

Je compte cependant sur votre discrétion. Mais soyez tranquille ; avant une heure vous saurez tout.

CÉCILE.

Avant une heure!... Ah! que cela soulage !

LINVILLE.

Jusque là, du silence !

CÉCILE.

Comptez sur moi... J'entends maman.

LINVILLE.

Eh! vite. A mon rôle.

### SCÈNE III.

Les Précédens ; M<sup>me</sup>. RONDMANN.

LINVILLE, *se jetant dans un fauteuil.*

Ja, ja, mamzelle, c'être bien la Bomme d'or.

CÉCILE.

Monsieur, je n'entends pas un mot de ce que vous me dites. Voici maman qui vous comprendra mieux, sans doute.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'es-ce que c'est ?

LINVILLE.

Ah! ah! fou-étre peut-être matame l'auberge?

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *avec humeur.*

L'auberge, l'auberge! la maîtresse de l'hôtel, monsieur.

LINVILLE.

Ché afre trompé moi; ia, ia, de l'hôtel du Bomme d'or.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

C'est bon, c'est bon. Après, que voulez-vous?

LINVILLE.

Ché afre la honneur de serfir la baron Dindonibroock.

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *avec volubilité.*

Que ne parliez-vous donc, mon ami! Donnez-vous la peine de vous asseoir.. Il arrive donc.. Voulez-vous prendre quelque chose? Et moi qui n'y pensais plus. Il est vrai que j'ai tant d'occupations...

Air : *Du Major Palmer.*

Il faut avoir de la tête

Pour tenir en ce logis.

Au lieu d'un, je le répète,

Il me faudrait deux maris.

Hier, d'une ville prochaine,

Il me vint trois avocats.

Après d'eux, ah! quelle peine!

Vraiment on ne s'entend pas.

Il m'arrive, avec escorte,

Quatre ou cinq milords anglais,

Et je les mets à la porte

Pour un officier français.

A cette belle équipée,

Un milord serre le poing;

Le français prend son épée,

Le milord est déjà loin.

Il m'arrive une allemande,

Un Suisse, deux Parisiens :

Tour à tour, on me demande

Vin, coiffeurs, musiciens;

Un autre veut un notaire,

Pour terminer un procès.

Ici, l'on ne s'entend guère,

Ah! c'est vraiment un congrès. (*bis*).

Mais relisons la lettre de M. Gripmann, ce vieux usurier qui, m'a-t-on dit, marie son neveu par spéculation.

LINVILLE.

Ia, ia, meiner Gripmann.

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *lisant.*

« Madame, le 27 Novembre, à midi... (*Parlant*). C'est bien aujourd'hui. « Il arrivera chez vous trois personnages; » le baron Dindonibrook, Éliisa, sa fille, et un valet, espèce d'imbécile... (*Parlant*). Ah! c'est donc vous qui êtes?...

LINVILLE.

Ia, ia, ce être moi. Ah ! ah ! ah !

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *continuant*.

« Espèce d'imbécile... (*Parlant*). C'est bien cela. « Je me charge de leur dépense. J'arriverai quelques instans après eux. Vous reconnaîtrez facilement le baron, car depuis que je ne l'ai vu, il a perdu un œil, une jambe et un bras, avec lesquels, j'ai l'honneur d'être et cétéra... (*Parlant*). Ah ! ça, votre maître n'est donc que la moitié d'un homme ? »

LINVILLE.

Ia, ia ; mais le baron, il était un homme complet dans son jeunesse.

Air : *Il me faudra quitter*.

Mon maître en servant son patrie,  
Perdit ein œil, ein jambe, ein bras ;  
Il avait consommé sa vie  
Dans les dangers, dans les combats. (*bis*).  
Jadis, il était brave et leste ;  
Son courage fit ses vertus. (*bis*).  
On voit bien que ce qui lui reste  
Fait regretter ce qu'il n'a plus. (*bis*).

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Comment donc ?... Mais il n'est pas sôt du tout ce valet.

CÉCILE.

C'est ce que j'ai remarqué, maman.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

C'est bon. Allez remarquer s'il ne manque rien dans l'hôtel, allez... Je m'intéresse fort à ce baron... Mais allez donc, mademoiselle.

CÉCILE.

Oui, maman. (*À part*). Mon dieu, mon dieu, je ne saurai rien. (*Elle sort*).

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Il faut vous rafraîchir... Vous devez avoir besoin, monsieur... Comment vous appelez-vous ?

LINVILLE.

Fritz, madame, Fritz.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Monsieur Fritz, vous pouvez...

LINVILLE.

Non, ché remercie... Ce était fort inutilement. Ché crois que ché entendre la baron... Ia, c'était lui.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Je vais le recevoir.

SCÈNE IV.

M<sup>me</sup>. RONDMANN, LINVILLE; VICTOR, *en femme*,  
FRÉDÉRIC, *vêtu exactement suivant la lettre de Grip-*  
*mann.*

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur et madame.  
FRÉDÉRIC, *faisant des signes d'intelligence à Linville.*  
Fritz, l'appartement est-il prêt ?

LINVILLE.

La, mener.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Mademoiselle a sans doute besoin de repos.

VICTOR.

Oui, madame, j'ai besoin d'être seule avec mon père.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Au moment de se marier, je conçois qu'il est nécessaire...

FRÉDÉRIC.

Ventrebleu ! madame l'hôtesse, taisez-vous ! j'ordonne à ma  
fille d'être heureuse et elle le sera.

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *à part.*

Oh ! dieu ! le vilain homme !

FRÉDÉRIC.

Certainement, elle le sera. Allons, mille bombes, à dé-  
jeûner ! Nous avons couru dix postes, et nous avons besoin de  
réparation.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Vous allez être servis dans l'instant. Après le déjeuner, si  
vous désirez voir Strasbourg, faire un tour de promenade,  
ma fille ou moi, pourrions avoir l'honneur de vous accom-  
pagner.

FRÉDÉRIC.

Taisez-vous, un baron allemand sait tout et a tout vu.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Cependant vous ignorez peut-être que nous possédons le  
mausolée de deux grands hommes.

FRÉDÉRIC.

Deux grands hommes ?

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Le Maréchal de Saxe et Kléber.



C'est juste.

Air: *Du vaudeville de la Partie Carrée.*

A Fontenoi, l'un sauva sa patrie,  
Et de Louis affermit les états.  
Dans les déserts de l'antique arabie,  
L'autre a guidé vos valeureux soldats. *(bis)*.  
Tous deux enfin, chéris de la victoire,  
Par leurs trépas mirent la France en deuil,  
Et le Français a réuni leur gloire,  
Dans le même cercueil. *(bis)*.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

C'est bien cela. Mais convenez, monsieur, que notre ville doit être bien glorieuse de...

FRÉDÉRIC.

C'est bon, c'est bon, taisez-vous et faites nous servir à l'instant. Mais, si votre cuisinier n'est pas bon, gare à lui. Qu'attendez-vous là? donnez donc vos ordres.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Oui, monsieur le baron. *(à part)* Quel homme! faites-nous servir, donnez vos ordres, taisez-vous! en vérité, cela ne lui coûte rien *(haut)*. Monsieur et mademoiselle, j'ai bien l'honneur.... *(Elle sort)*.

## SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, VICTOR, LINVILLE.

VICTOR, *écartant son voile.*

Ouf! enfin elle est partie, et nous voilà seuls.

LINVILLE, *riant.*

Absolument, mademoiselle Victor. Ah! ah! ah!

VICTOR, *sautant de joie.*

Ah! il est temps. Quelle amie je dois faire sous ce costume.

FRÉDÉRIC.

D'honneur tu es on ne peut mieux. Et moi donc, n'ai-je pas bien l'air du baron Dindonibook?

LINVILLE.

Oui, l'on dirait que tu as fais partie de la diète germanique qui a proclamé Rodolphe de Hapsbourg.

VICTOR.

Ah! ça, mes amis, savez-vous que j'ai un appétit...

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle n'allez pas vous griser un jour de noces.

LINVILLE.

Mais, messieurs, vous ne me dites rien de mon projet? Et cependant pour le voir réussir, je me suis contenté du modeste rôle de valet.

FRÉDÉRIC.

J'en demande pardon à ta modestie, mais je ne sais pas

encore à quoi cette mascarade peut mener. Notre ami Ernest te fait part des conditions auxquelles son oncle consent à lui rendre ses biens. Aussitôt tu lui écris d'être tranquille, de venir à Strasbourg; et là dessus, tu nous inventes une intrigue de roman... Au reste, je m'en moque; pourvu qu'on rie, je suis content. Mais si le véritable baron arrivait?

LINVILLE.

Impossible, une lettre prétendue de Gripmann lui annonce la rupture du mariage, tandis que notre vieil avare compte le trouver ici.

FRÉDÉRIC.

Voilà qui est bien pour moi; et lui? (*montrant Victor*).

VICTOR.

Il a raison; et moi.

LINVILLE.

Toi, c'est bien différent. Tu épouseras Ernest. Ah! ah! ah! Oui, tu l'épouseras, mais pour un moment; et sitôt que l'oncle aura rendu le contrat, tu redeviendras officier de hussards; toi, Frédéric, officier de dragons; nous aurons fait le bonheur d'un ami et nous jouirons de notre ouvrage. J'espère, messieurs, qu'il est peu d'avocats aussi clairs que moi.

FRÉDÉRIC.

Bravo! bravo! c'est on ne peut mieux. (*à Victor*). Allons, viens mon Élixa, viens embrasser ton père. Ah! ah! ah! Je ne me trompe pas: elle soupire, je crois.

VICTOR.

Oui, oui, plaisantez; mais je vous assure mes amis, que ce nom me rappelle celui d'une femme charmante que j'ai connue dans les dernières guerres d'Allemagne: la veuve d'un colonel, dix-huit ans, une tête! aimable, vive... C'était presque une française.

FRÉDÉRIC.

Mais après tout, ce n'est pas lui être infidelle que de prendre son nom pour sauver notre jeune compagnon d'un mariage qui finirait mal sans doute. En attendant la fin de notre comédie, formons à table des vœux pour le succès. Mais, allons faire semblant de réparer le désordre de notre toilette.

VICTOR.

Bien dit.

LINVILLE.

Ne soyez pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Une minute seulement. Toi, mon cher Linville, à la cuisine; fais un tour à la cave; mais je t'en prie, mon ami, du bon! enfin du meilleur: c'est l'avare qui paye.

Vous serez contents.

Air : *Vaudeville du Tournoi.*  
Sur mes soins, reposez-vous.  
Je suis certain de vous plaire,  
Je vais agir de manière  
A contenter tous les goûts.

FREDÉRIC.

Au Bordeaux, ce vin chéri,  
Je donne la préférence.

VICTOR, *riant.*

Moi, qui vais prendre un mari,  
Je veux du vin de Constance.

ENSEMBLE.

LINVILLE.

FREDÉRIC, VICTOR.

Sur mes soins, reposez-vous, etc. | Sur ses soins, reposons-nous, etc.  
( *Frédéric et Victor sortent* ).

SCÈNE VI.

LINVILLE, et de suite ÉLISA, en amazone, et CÉCILE.

LINVILLE.

Jusqu'à présent tout va le mieux du monde. C'est la suite  
que je crains.

CÉCILE, *en dehors.*

Par ici, madame, donnez-vous la peine d'entrer.

LINVILLE.

Voici quelqu'un. Reprenons mon rôle.

ÉLISA, *en entrant, parlant à la cantonnade.*

Qu'on prenne soin de mes chevaux et de mes piqueurs.

CÉCILE.

Madame peut être tranquille, rien ne leur manquera.

LINVILLE, *à part.*

Quelle est cette aimable personne?

ÉLISA.

Ma belle amie, vous avez sans doute un appartement agréable? Je le prends.

CÉCILE.

Mais, madame...

ÉLISA.

Pas de mais. Le n°. 9.

CÉCILE.

Est occupé pour le moment.

LINVILLE.

Ia, ia, par le maître à moi.

ÉLISA.

Par ton maître; c'est différent. Le n°. 10.

CÉCILE.

Est promis, madame.

ÉLISA.

C'est égal, je le prends. Dis-moi, mon ami, ton maître est sans doute de ce pays ou des environs ? Quel est son nom ?

LINVILLE, à part.

Où veut-elle en venir ? (*Haut*). Montame, ma maître, il était le baron Dindonibrook.

ÉLISA.

Vraiment, il est... (*A part*). C'est un peu fort. Je n'ai jamais vu ce valet là chez mon père. (*Haut*). Je serais charmée de faire sa connaissance. Approche-moi un siège. (*A Cécile qui veut sortir*). Pardon, mademoiselle, demeurez, s'il vous plaît ; j'ai à vous parler.

CÉCILE.

Je suis aux ordres de madame.

LINVILLE, à part.

Que peut-elle lui vouloir ?

ÉLISA.

Dis-moi, mon ami, ce baron... Ton maître enfin, n'a-t-il pas une fille ?

LINVILLE, à part.

La question est singulière. (*Haut*). La, ia, et mon jeune maîtresse se nomme Elisa.

ÉLISA, à part.

Elisa ! elle a pris mon nom.

LINVILLE, à part.

Diable ! je ne sais plus où j'en suis. Allons, il faut se tirer de là.

Air : *Le Pot de Fleurs*.

Mon maîtresse est partout citée  
 Pour son grâce, pour son fraîcheur ;  
 L'âme près d'elle est agitée,  
 Près d'elle on sent battre son cœur.  
 Les douces fleurs de la jeunesse  
 Couronnent son front séduisant :  
 Enfin, che crois qu'en vous voyant,  
 On vous prendrait pour mon maîtresse.

ÉLISA.

Vous... Tu es flatté. (*A part*). Ce n'est point un valet. (*Haut*). En vérité, je ne sais comment te répondre.

Air : *De Romagnési*.

Elisa fut longtemps mon amie,  
 Elle a, dit-on, quelques attraits ;  
 En son nom, je te remercie  
 Du plus aimable des portraits.  
 De lui vanter, je me propose,  
 Un serviteur si délicat :  
 Elle n'eut, pour gagner sa cause,  
 Pu choisir un meilleur avocat,

CÉCILE.

Un avocat ! Saurait-elle ?...

LINVILLE, *à part.*

Un avocat ! Quel est donc ce petit lutin ? Si elle connaît cette Éliisa en question , nous voilà bien. (*Haut*). Che demandais pardon , mais che aller pour la décheuner.

ÉLISA.

Un moment ; ton maître n'arrive peut-être pas de bien loin. Donne-moi tout ce qu'il faut pour écrire.

LINVILLE.

C'est que che étai pressé beaucoup.

ÉLISA.

Oh ! moi aussi , je te le jure. Allons , donne , donne vite. (*Linville donne tout ce qu'il faut pour écrire et se retire près de Cécile*).

ÉLISA, *à part en écrivant.*

Je suis curieuse de connaître cette Éliisa. Encore quelque victime de l'amour. Ah !

LINVILLE, *bas à Cécile.*

Qui est-elle donc ?

CÉCILE.

Je n'en sais pas plus que vous.

LINVILLE.

Je m'y perds.

ÉLISA, *riant.*

Tiens , valet sémillant et flatteur.

LINVILLE, *bas à Cécile.*

Je crois qu'elle se moque de moi.

ÉLISA.

Tiens. (*Elle lui donne une lettre*).

Air : *Du Pas redoublé.*

Va, cours remettre ce billet

A ta belle maîtresse,

Et dis lui bien qu'à son secret,

Aussi je m'intéressé.

Nous nous aimons beaucoup vraiment,

Si j'en crois l'apparence.

Mais je désire cependant,

Faire sa connaissance

LINVILLE.

Ia, che allais tout de suite (*à part*). Quel nouvel embarras ! cela commençait si bien ! Allons et ne nous tenons pas pour battus.

## SCÈNE VII.

ÉLISA, CÉCILE.

ÉLISA.

Pardonnez-moi ma belle enfant , si j'ai pris avec vous des manières un peu extraordinaires ; je n'y suis point accoutumée , je vous assure.

CÉCILE.

Il suffit de voir madame.

ÉLISA.

Trêve de compliments. Une affaire on ne peut plus importante, m'amène ici. Vous êtes discrète.

CÉCILE.

Oui, madame.

ÉLISA.

Apprenez que je me nomme Élisà ; ce nom doit vous suffire, mais connaissez-vous bien le prétendu valet qui sort d'ici. Prenez garde, vous rougissez.

CÉCILE, *embarrassée*.

Où... madame... je le connais.

ÉLISA.

Ne craignez rien. Je vois que le zélé serviteur est quelque aimable étourdi et je lui pardonne volontiers. Quand vous saurez le motif qui me fait agir ainsi, je suis certaine que vous mettrez moins de réserve dans vos discours.

CÉCILE.

Je vous assure madame, qu'ainsi que vous, je ne comprends rien à ce qui se passe ici... seulement ce valet...

ÉLISA.

Eh ! bien achevez, ma chère amie.

CÉCILE.

Ce valet n'est point un valet.

ÉLISA.

Je le savais.

CÉCILE.

Quoi, madame... tenez, vous m'inspirez de la confiance.. Je vais vous dire tout ce que je sais. Je crois qu'il se trame ici quelque chose contre un certain M. Gripmann, un méchant, un avare qui a bien le plus aimable neveu... Ce pauvre M. Ernest !

ÉLISA.

Je ne connais point Ernest. J'en sais assez maintenant ma belle enfant, gardez moi le secret pour une heure seulement. Vous en saurez alors davantage.

CÉCILE.

C'est aussi ce que Linville m'a promis,

ÉLISA.

Quel est ce Linville !

CÉCILE.

O mon dieu ! j'en dis trop.

ELISA.

Non, non, continuez.

CÉCILE.

Eh! bien madame, Linville est un jeune avocat plein de talens, à ce qu'on dit; c'est ce valet qui...

ÉLISA.

Un avocat! et moi qui tout à l'heure sans le savoir, ah! c'est charmant! vous vous aimez?

CÉCILE.

Oui, madame, quoique nous soyons riches, maman ne veut point entendre parler d'un tel mariage. M. Linville est très-aimable; s'il n'est pas riche, ce n'est pas sa faute.

ÉLISA.

Pauvre enfant, mais tout cela s'arrangera.

*Air: Vaudeville du petit Courier.*

L'habit que lui prêta l'amour,  
N'a pu me cacher sa naissance;  
Mais avocat, son éloquence,  
Fléchira votre mère un jour.  
Il plaidera plein d'assurance,  
L'amour est si bon conseiller,  
Et s'il s'endort à l'audience,  
Vous saurez bien le réveiller.

CÉCILE.

Madame aurait-elle éprouvée?...

ÉLISA.

Hélas oui, mon enfant. J'avais depuis quelque temps perdu mon vieil époux, compagnon de gloire de mon père, homme estimable autant que brave, quand on m'envoya au fond de l'Allemagne chez une de mes tantes, pour éviter les français, on les disait si dangereux... Une colonne française vint précipitamment prendre son quartier d'hiver dans le pays que nous habitons, et c'est à cette époque que malheureusement j'en connus un.

*Air: Vent brûlant d'Arabie.*

D'un enfant de la gloire,  
Je reçus les sermens.  
Au char de la victoire,  
Je l'arrachai longtemps.  
Au combat, redoutable,  
Galant pendant la paix,  
Joyeux, sensible, aimable;  
Victor était Français.  
Bientôt le bruit des armes,  
Le ravit à mes yeux.  
Il essuya mes larmes;  
L'amour eut nos adieux.  
Une guerre cruelle,  
M'en priva pour jamais.  
Il oublia sa belle...  
Victor était Français.

CÉCILE.

Victor!... Ah! mon dieu, madame... Victor!.....

ÉLISA.

Qu'avez-vous donc ?

CÉCILE.

Attendez... attendez donc... Un officier de hussards ?

ÉLISA.

Précisément.

CÉCILE.

Que c'est heureux ! que c'est heureux ! Il est ici à Strasbourg.

ÉLISA, *émue*.

A Strasbourg !... Ma bonne amie, êtes-vous bien certaine.

CÉCILE.

Oui, madame, rien n'est plus vrai. C'est un ami de Linville. Il est bien drôle, allez... Il veut toujours m'embrasser.

FRÉDÉRIC, *dans l'appartement*.

Eh ! bien, mille bombes ! oublie-t-on le baron ? Le déjeuner, madame l'hôtesse ! garçons ! Fritz ! Fritz !

ÉLISA.

Quel est ce bruit ?

CÉCILE.

C'est le baron Dindonibook qui se fâche.

ÉLISA.

Je ne veux pas qu'il me voie. Entrons. (*A part*). Je serais cependant bien aise de connaître mon père ; mais songeons au plus pressé. (*Haut*). Suivez-moi, ma petite.

CÉCILE.

Oui, madame. (*Elles entrent dans une chambre*).

### SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, VICTOR, LINVILLE, Garçons de l'Hôtel, *apportant une table*.

LINVILLE.

Foilà, foilà... Monsir le baron.

FRÉDÉRIC.

Jee crois que tu as envie de nous faire mourir.

VICTOR, *bas*.

Allons donc ! allons donc, mauvais garnement !

LINVILLE, *aux garçons*.

C'était bien ; partez, che serfirai la maître tout seul, moi-même. (*Les garçons se retirent*). Nous sommes seuls, b'en ! (*il s'assied*). Vous ne savez pas...

FRÉDÉRIC.

Si le vin est bon.

VICTOR.

Déjeûnons, déjeûnons, c'est le plus pressé.

LINVILLE.

C'est bien dit, déjeûnons. Mais je t'attends au dessert.



VICTOR.

Quand nous y serons, nous verrons. ( *Il boit* ). Ah! c'est du bon. ( *Écartant son voile* ). Au diable le voile!

FRÉDÉRIC, riant.

Comment trouves-tu notre laquais? C'est nous compromettre que de le laisser à table.

LINVILLE.

Ah! morbleu! messieurs, plaisantez, plaisantez, vous en avez bien sujet.

FRÉDÉRIC.

Quel air sinistre!

LINVILLE.

Tiens Victor, lis.

VICTOR.

Une lettre!

LINVILLE.

D'une jolie femme, ma foi; d'un démon qui nous poursuit!

VICTOR.

Ah! qui nous poursuit... C'est-à-dire. ( *Il lit* ). Bon, le tour est plaisant! écoutez. « J'arrive à Strasbourg, et désire instamment parler à mademoiselle Élisabeth. ( *Parlant* ). Mademoiselle est souligné. » L'objet est important. » Point de signature. Tu dis qu'elle est jolie.

FRÉDÉRIC.

Donne-moi à boire. Je crois que Linville nous fait filer un roman.

VICTOR.

Au fait mes amis, que pensez-vous de cela? Moi, j'ai beau me creuser la tête...

LINVILLE.

Il est vrai que cela est plaisant. ( *On entend une voiture* ). Quel est ce bruit? Ah! ah, messieurs, une chaise de poste entre dans la cour.

FRÉDÉRIC.

C'est sans doute Gripmann.

LINVILLE.

Oui, c'est lui.

FRÉDÉRIC.

Voilà le moment critique. Ote-toi vite. Quelqu'un peut venir... Justement.

VICTOR.

Il est temps.

## SCÈNE IX.

Les Précédens , M. GRIPMANN , ERNEST.

ERNEST , *en entrant.*

Je vous l'ai dit, mon oncle, j'y suis décidé.

GRIPMANN.

C'est bon, monsieur nous verrons. ( *Appervevant Frédéric et Victor* ). Ah ! les voilà , les voilà. ( *A part* ). Diable ! déjà à table.

LINVILLE , *bas à Ernest.*

Ne sois étonné de rien , entends-tu ; épouse , épouse.

ERNEST , *le reconnaissant.*

Bon ! j'y suis.

FRÉDÉRIC , *sans se lever.*

Ah ! morbleu c'est ce cher Gripmann !

GRIPMANN.

Lui-même , comme tu vois... Mais... attends donc... Le diable m'emporte si je te reconnais... Ah ! c'est l'effet d'une longue absence.

FRÉDÉRIC.

Certainement ce n'est pas autre chose. Cependant moi je te reconnais parfaitement... Et la dernière fois que je t'ai vu... Il y a... Aide-moi donc... En dix-sept-cent...

GRIPMANN.

Il y a... Il y a trente ans.

FRÉDÉRIC.

Juste, il y a trente ans ; comme le temps passe ! Si je m'en souviens bien, tu avais l'habit que tu portes aujourd'hui.

GRIPMANN.

C'est ma foi vrai ; c'est le même. Je n'ai fait changer que la doublure.

FRÉDÉRIC.

J'espère que c'est avoir bonne mémoire.

GRIPMANN.

J'en conviens. C'est une furieuse mémoire.

*Air : Vaudeville de Turenne.*

Maintenant, je me le rappelle ;  
Oui, vraiment, j'avais cet habit.  
Car à mon costume fidelle,  
Le voilà tel qu'on me le fit. ( *bis* ).  
Que de gens, d'un habit propice,  
Depuis trente ans changeant le choix,  
L'ont fait retourner trente fois,  
Sans qu'on les taxe d'avarice.

FRÉDÉRIC.

Tu vois , mon ami , je t'attendais pour déjeuner.

GRIPMANN.

C'est-à-dire en déjeûnant. Ah ! ah !

FREDERIC.

Allons, ventrebleu ! niets-toi là, et présente moi ton neveu.

GRIPMANN.

Tiens, vois-tu ce joli garçon ?

FREDERIC.

Allons, approche, mon ami. Viens donc m'embrasser.

ERNEST.

Mon cher beau-père, avec plaisir. (*A part*). C'est cet étourdi de Frédéric. Mais quelle est donc ma future ?

FREDERIC.

Il est fort bien ton neveu. Ma fille, regarde Ernest, c'est ton prétendu. Allons, regarde-le donc. Elle n'ose pas, vois-tu ; la pauvre petite est si timide.

ERNEST, *à part*.

C'est ce coquin de Victor ! (*Haut*). Mademoiselle, quoique je n'aye pas précisément l'honneur de vous connaître, je n'hésite pas un moment à obéir à mon oncle.

FREDERIC.

Comment diable ! Mais il est galant.

GRIPMANN.

Oui, oui, il est très-galant.

VICTOR.

Monsieur, je ne sais comment répondre à tant de politesse. Je ne mérite pas certainement... d'ailleurs... enfin... ma position exige... au surplus, je dois me taire... et c'est vous en dire assez...

ERNEST.

Ma future est charmante.

FREDERIC.

Allons, Gripmann, mets-toi là avec ton neveu. Tu sais que je ne me dérange jamais quand je suis à table. Je t'embrasserai tout à l'heure. Buons d'abord à la santé de mon Éliisa.

VICTOR.

Vous avez raison, mon père. Buons. Fritz, versez donc.

GRIPMANN.

Tu dieu ! quelle femme ! comment ! elle boit aussi.

FREDERIC.

Et du bon, je te prie de le croire.

ERNEST.

Ma future a raison, et je vais l'imiter.

GRIPMANN.

Ah ! mon cher Ernest, quel avenir pour toi ! J'aime à penser que la sobriété sera toujours près de toi, le guide...

FREDERIC.

Allons donc, tu es fou.... Madame Rondmann... du vin...

et du meilleur surtout. J'ai le projet de convertir mon ami Gripmann.

GRIPMANN, *à part.*

Ah! le bourreau! il me fait mourir.

SCÈNE X.

Les Précédens, M<sup>me</sup>. RONDMANN.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Je vous préviens, monsieur le baron, que voilà le troisième panier.

GRIPMANN, *à part.*

Le troisième panier! et c'est moi qui paye.

SCÈNE XI.

Les Précédens, excepté M<sup>me</sup>. RONDMANN.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Gripmann, après le plaisir de voir mes amis, je n'en connais point de plus doux que celui de la table.

ERNEST.

Mon beau-père a bien raison. A la santé de mon aimable future.

VICTOR.

Je vous remercie. A boire!

GRIPMANN, *à part.*

Quelle comère. (*bas à Ernest*). Tu n'en veux plus, j'espère?

ERNEST, *de même.*

Si parbleu!

GRIPMANN, *de même.*

Mais elle boit toujours, et ne parle pas.

ERNEST, *de même.*

Tant mieux, mon oncle. C'est si rare dans une femme.

(*On se lève*).

FRÉDÉRIC.

Ah! ça, mon cher Gripmann, que je t'embrasse maintenant.

GRIPMANN.

Ah! c'est juste. Tu as déjeuné.

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami; cela passe avant tout.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Je ne puis plus à la victoire,  
Offrir mon ancienne valeur;  
Et je ne cherche d'autre gloire,  
Que celle d'un joyeux buveur.  
Pour arme, je n'ai plus qu'un verre,  
L'ennemi me donne du cœur;  
Et je crois être encor vainqueur,  
Quand le vin m'a couché par terre... (*bis*).

Mais laissons tout cela, et parlons d'affaires. Tu ne m'a pas fait venir d'Heirstadt pour...

GRIPMANN.

Pour boire mon vin , n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Fritz , desservez cela , et allez à l'office.

LINVILLE.

La , mener. ( *Bas à Frédéric* ). Tu me paieras ce tour là.

FRÉDÉRIC.

Tu raisones , je crois.

GRIPMANN.

C'est cela , à l'office. Ces valets ne sauraient vivre sans manger. ( *Linville sort* ).

## SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC , VICTOR , ERNEST , GRIPMANN.

GRIPMANN.

Parlons maintenant...

ERNEST.

De mariage , n'est-ce pas , mademoiselle.

VICTOR.

Comme il vous plaira.

ERNEST.

Quoi ! vous rougissez ?

VICTOR.

Que voulez-vous , monsieur , votre demande me suffoque.

ERNEST.

A-t-elle de l'esprit , je vous le demande.

GRIPMANN.

Bah ! bah ! en ce cas , mademoiselle , parlons.

VICTOR.

Je ne demande pas mieux , monsieur.

ERNEST , *bas à Gripmann*.

Vous le voyez , elle n'est pas muette.

GRIPMANN.

Cela me surprenait aussi.

FRÉDÉRIC.

Occupons-nous du point principal. Tu donnes à ton neveu un contrat de...

ERNEST.

De quinze mille livres de rentes , contrat que ma mère eut en mourant , la faiblesse de laisser entre les mains de mon oncle. Je dois , d'après ce contrat , prendre une épouse de son choix. Mademoiselle est choisie par vous ; je suis prêt à vous obéir.

GRIPMANN.

Maraud ! m'enlever ainsi quinze mille livres de rentes !

ERNEST.

Sont-elles à vous?

GRIPMANN.

Non , mais c'est toujours douloureux.

FRÉDÉRIC.

Douloureux. Le mot est délicieux. Ah! ah! ah!

GRIPMANN.

Ah! ah! ah! riez, riez; c'est cela. Mais cependant mon ami...

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Souviens-toi que c'est à l'argent,  
Qu'en ce moment tout se rapporte ;  
Au salon, il place souvent,  
Celui qu'on vit naître à la porte.  
Et nos parvenus aujourd'hui,  
Enrichis par mainte faillite,  
Avec la fortune d'autrui,  
Ont acheté tout leur mérite.

Viens, baron, laissons ces jeunes gens un instant. Allons rédiger le contrat. Ah! ça, baron, connais-tu quelque notaire à Strasbourg?

FRÉDÉRIC.

Parbleu! tu plaisantes. Il doit être dans la chambre voisine.

ERNEST, *bas à Frédéric.*

Quel est ce notaire?

FRÉDÉRIC, *bas à Ernest.*

Un soldat de ma compagnie.

ERNEST.

C'est à merveille.

GRIPMANN ; *riant forcément.*

Ah! ah! au revoir, mon neveu. Je suis charmé de te voir dans d'aussi bonnes dispositions. Au revoir mon garçon. Ah! ah!

Air : *Vaudeville du Comte Ory.*

Oui, signons,  
Terminons,  
Enfin cette affaire.  
Ce soir vous serez unis,  
Mais mon neveu, réfléchis.

FRÉDÉRIC.

C'est très-bien.  
Ne crains rien,  
Demain, je l'espère,  
Champagne et Madère vieux,  
Finirons l'affaire mieux.

ENSEMBLE.

Oui, signons,  
C'est très-bien. etc.

### SCÈNE XIII.

ERNEST, VICTOR.

ERNEST, *sautant au cou de Victor.*

Le voilà sorti! mon cher Victor, que de remerciemens!

VICTOR.

Allons donc, mon ami, ce n'est pas la peine.

ERNEST.

Le tour est impayable ! et je t'avouerai que j'ai eu besoin de tout mon courage pour ne pas rire.

VICTOR.

Et moi, pour ne pas lancer quelques uns de ces mots énergiques que nous apprenons chez les hussards.

ERNEST.

A présent, mon cher Victor, dis-moi comment se porte ma Sophie, ton aimable, ton adorable sœur ? Parle donc mon ami ; mais parle donc, tu es en costume.

VICTOR.

Elle est toujours la même à ton égard.

ERNEST.

Ah ! à peine ce bien heureux contrat sera-t-il dans mes mains, que je cours me jeter à ses genoux, à ceux de ton père, aux tiens. Mon cher Victor, nous touchons donc enfin au moment désiré depuis si longtemps.

VICTOR.

Je t'avoue que je souhaite aussi beaucoup la fin de cette plaisanterie.

ERNEST.

C'est un dévouement digne des beaux temps de Rome.

VICTOR.

Oui, figure-toi un sénateur sous ce costume.

ERNEST.

C'est égal ; tous les amis t'applaudiront, toutes les belles te souriront.

VICTOR.

Au reste, cher Ernest !

Air : *Vaudeville des Amazones.*

Un jour, au temple de mémoire,  
Où tant de français sont inscrits ;  
Si nous entrons, comme j'aime à le croire,  
Pour une erreur, en serions-nous proscrits. (bis).  
Non, l'on pardonne un moment de folie,  
Quand de l'honneur on sauva les drapeaux.  
On vit souvent dans la France chérie,  
Des étourdis qui sont morts en héros.

ENSEMBLE.

On vit souvent, etc.

## SCÈNE XIV.

Les Précédens, ÉLISA.

ÉLISA.

Je crois que je vais être importune.

ERNEST.

Attention ! voici quelqu'un. Digitized by Google

VICTOR.

Je n'ose regarder.

ERNEST.

C'est une femme jeune, charmante, ma foi.

VICTOR.

Bon! je parie que c'est mon inconnue. Laisse-nous.

ÉLISA.

Je vous demande pardon, si je trouble un instant votre entretien, mais je désire instamment parler à mademoiselle Élisabeth.

ERNEST.

Elle est devant vous. (*Bas à Victor*). Allons mon ami, du sang-froid. Elle cherche à te voir; elle approche.

VICTOR.

Tu me fais frémir! va-t-en.

ERNEST.

Mais je t'assure qu'elle est charmante.

VICTOR.

Ernest, tu oublies ta Sophie.

ERNEST.

Ah! jamais, jamais! Madame, je vous laisse avec ma future. J'ignore quel secret vous pouvez avoir à lui communiquer, mais...

ÉLISA.

Monsieur, je crois que ce secret vous touche aussi de très-près.

VICTOR.

Bon!

ERNEST.

Cela se peut, madame, et je désirerais être assez heureux pour avoir pu mériter votre confiance. Je laisse ce plaisir à mademoiselle. (*Bas à Victor*). Et je cours rejoindre mon oncle et Frédéric; tire-toi de là comme tu pourras. (*Haut*). Madame, j'ai l'honneur... (*Il sort*).

### SCÈNE XV.

VICTOR, ÉLISA.

ÉLISA, à part.

Je ne sais en vérité comment l'aborder. Elle paraît bien timide.

VICTOR, à part.

J'ai bien envie de brusquer un peu l'inconnue; mais tout se découvrirait.

ÉLISA, à part.

Allons, de la sévérité.

VICTOR, à part.

Tâchons de garder notre sérieux.

ÉLISA, à part.

Commençons. (*Haut*). Madame, vous êtes ici sous le



nom d'Élisa , fille du baron Dindonibrook . Je suis persuadée que vous ne porteriez pas un nom qui ne peut vous appartenir , si quelque grand motif ne vous y déterminait . Cependant , je désire le connaître . Soyez plus que certaine , mademoiselle , que je mérite une pareille confiance , et que je n'en abuserai pas . ( *A part* ) . O mon dieu ! je la trouble peut-être .

VICTOR , *à part* .

J'espère que c'est assez clair . ( *Haut* ) . Madame , je suis surprise que... Mais la circonstance ; enfin , je m'appelle Élisa , et... ( *A part* ) . Diable m'emporte si je sais où j'en suis .

ÉLISA .

Vous ne pouvez me tromper . Ah ! de grâce , dites-moi pourquoi vous avez préféré ce nom à tout autre .

VICTOR , *avec chaleur et s'oubliaut* .

Sachez , madame , que c'est un nom...

ÉLISA , *à part* .

Quels accens ! mais surtout quels singuliers discours... Si c'était... Je commence à être moi-même embarrassée .

VICTOR , *à part* .

Elle réfléchit... Elle s'éloigne... Que je voudrais la voir... Elle s'en va... Non , elle revient .

ÉLISA , *se rapprochant de Victor* .

Air : *Oui , c'est lui , c'est le Comte Ory* .

L'Allemagne vous vit naître ,  
Et l'on vous nomme Élisa .

VICTOR .

Ah ! permettez-moi de l'être ,  
Puis-je quitter ce nom là ?

ÉLISA .

Et mais pourquoi ?  
Dites-le moi .

VICTOR , *à part* .

A sa voix mon cœur s'élançe ,  
Il faut tout lui découvrir .

ÉLISA , *à part* .

A sa voix douce espérance ,  
Tu me rends un souvenir :  
Par pitié , mademoiselle .

VICTOR , *en se retournant* .

ENSEMBLE . }  
Mais que vois-je ? c'est elle ,  
Élisa , quoi , c'est vous ,  
Quels momens plus doux !

ÉLISA .

Quoi ! Victor ! quoi , c'est vous ,  
Quels momens plus doux .

VICTOR .

Élisa , ma chère Élisa ! N'est-ce point un songe .

ÉLISA .

Est-ce bien celui qui m'abandonna d'une manière si cruelle que je retrouve ici ?

VICTOR.

Oui, mon Élixa ; oui, c'est Victor ; mais du moins, ne le condamnez pas sans l'entendre.

Air : *Disposez, M. Sans-Gêne.*

Élixa, de ma constance,  
Pouvez-vous douter encor ?  
S'il vous quitta, Victor,  
C'est que la gloire de la France  
L'appelait à sa défense.  
Il perdit tout, le bonheur,  
L'amour et l'espérance,  
Horinis l'honneur.

Oui, je vous fus fidelle ;  
Où trouver dans une autre belle  
Vos appas, vos traits ? mais  
Ne nous quittons plus désormais.  
Non, non, non, non, non, non, jamais.

ENSEMBLE.

ÉLISA.

Victor me fut fidelle ;  
Il ne voulut point d'autre belle.  
Je veux le croire, mais  
Ne nous quittons plus désormais.  
Non, non, non, non, non, non, jamais.

ÉLISA.

Maintenant, pourrai-je savoir la cause de ce déguisement ?

VICTOR.

Rien de plus facile. Ernest est mon ami ; son oncle voulait le forcer à contracter un hymen qui ne pouvait lui plaire, puisqu'il aime ma sœur, qu'il en est aimé, et que mon frère consent à ce mariage. Ajoutez à cela, qu'il ne connaît pas celle qu'on lui destine. Il fallait rattrapper un contrat dont l'oncle ne veut se dessaisir qu'en mariant son neveu avec la personne dont il est ici question. Ce fou de Linville n'a trouvé que ce moyen pour tromper notre vieil avare, et ma foi...

ÉLISA.

Étourdi ! cette Élixa qui devait épouser Ernest, c'est moi.

VICTOR.

Comment, c'est vous ?... Ah ! je rends grâce à notre étourderie. Mais vous, que veniez-vous faire ici ? Vous obéissiez, sans doute.

ÉLISA.

Que ce petit air boudeur vous va bien. Écoutez, mademoiselle, d'abord je vous conseille d'achever gaiement votre comédie. Sachez maintenant, que j'avais obtenu de mon père, que ce mariage ne s'accomplirait pas. A la réception d'une seconde lettre supposée de Gripmann, je pensai que son neveu lui jouait quelque tour. L'envie de m'en assurer, et peut-être l'espoir de rencontrer dans ce pays-ci, une personne... Enfin, je confiai mon idée à mon père, il l'approuva, et mon oncle voulut bien m'accompagner.

VICTOR.

C'est à merveille. Et où est-il ce chor oncle!

ÉLISA.

Il m'attend au pont de Kell.

VICTOR.

Nous le traverserons ensemble.

ÉLISA.

Peut toujours, je l'espère.

VICTOR.

Ma chère Élisà !

*Air : Restez, restez, troupe jolie.*

Je vole auprès de votre père;

De lui, j'obtiendrai votre main.

L'amour, à nos destins prospère,

Fera les charmes du chemin.

Elisa, revenons en France,

Quand l'hymen suivra nos désirs.

ÉLISA.

C'est le pays de l'inconstance.

VICTOR.

C'est aussi celui des plaisirs.

ÉLISA.

Du moins vous n'êtes pas longtemps à former un projet.  
Allons, monsieur, je vous permets d'espérer.

VICTOR.

Elisa, ce mot est le bonheur. (*Il lui baise la main*).

SCÈNE XVI.

Les Précédens, LINVILLE.

LINVILLE, *accourant en riant*.

Ah! ah! ah! non, jamais je ne rirai de si bon cœur. (*Voyant Élisà*). Ah! che demande pardon! ce était monsieur mèner.

VICTOR.

Mon cher Linville, cesse de te contraindre: Approché, et prends part à mon bonheur.

LINVILLE.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Que madame est cette aimable Élisà dont je t'ai parlé si souvent.

LINVILLE.

Mon ami, reçois mes complimens. Madame, car je vois bien maintenant, que je ne puis feindre devant vous. Pardonnez-moi si ce matin...

ÉLISA, *riant*.

Je sais tout, monsieur, vous pouvez parler. Nous vous écoutons.

LINVILLE.

Rien de plus joyeux que ce qui se passe dans cet hôtel. L'a-

vare Gripmann ne veut point rendre le contrat à Ernest que le mariage ne soit célébré. Ernest supplie, peste et crie. Frédéric jure comme tous les barons à la fois. Ah ! c'est charmant ! mais je crois que la société arrive dans ce salon.

ÉLISA.

Je vous laisse. Nous nous reverrons bientôt.

VICTOR.

Bientôt, et pour toujours. ( *Il reconduit Élisabeth qui sort* ).

LINVILLE.

Cette femme est ma foi très-bien.

VICTOR.

Mon ami, c'est un ange, et... Silence ! voici tout notre monde.

SCÈNE XVII.

VICTOR, LINVILLE, FRÉDÉRIC, GRIPMANN,  
ERNEST, *un hussard en notaire.*

GRIPMANN, *entrant avec humeur.*

Moi, je soutiens que la jeune personne n'a pas l'air très-disposée.

ERNEST.

Mon oncle, je répons du contraire.

FRÉDÉRIC.

Je crois que Gripmann veut se moquer de nous, au surplus nous allons la consulter.

GRIPMANN.

C'est bon, c'est bon. Je sais ce que je dis.

FRÉDÉRIC.

Procédons de suite.

GRIPMANN, *à Victor.*

Mademoiselle, parlez sans haine et sans crainte. Dites la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, répondez donc affirmativement ou négativement, mais catégoriquement.

Air : *Du Renégat.*

Voulez-vous bien, de mon neveu,  
Sans retard devenir la femme.

VICTOR.

Ah ! son bonheur est mon seul vœu.

ERNEST.

Voyez, mon oncle, la belle âme !

GRIPMANN.

Quoi, pour l'aimer, il a suffi d'un jour.  
Comme l'argent fait avancer l'amour !

( *A part* ).

ENSEMBLE.

Maudit neveu ! sot mariage !  
O mes chers quinze mille francs !  
Adieu donc, car dans un ménage,  
L'amour ne peut rester longtemps.

**ENSEMBLE.** } **ERNEST, VICTOR.**  
Pressons, pressons ce mariage,  
Prenons les quinze mille francs.  
Au moins, dans notre heureux ménage,  
Que l'amitié reste longtemps.  
} **ERÉDÉRIC, LINVILLE.**  
Ah! quel singulier mariage,  
Cause ses quinze mille francs!  
Ils vont mettre fin au ménage.  
Nous en rirons, je crois, longtemps.  
**ERNEST.**

Signons, signons.

**GRIPMANN.**

Un moment! peste quelle envie de se marier!

**ERNEST.**

Eh! bien, oui, mon oncle, je suis pressé.

**GRIPMANN, sortant le contrat de son porte-feuille.**

Le voilà ce maudit contrat... Le voilà... Mon cher neveu  
laisse-le entre mes mains; il fructifiera.

**ERNEST.**

Je vous répons que j'en ferai un excellent usage.

**GRIPMANN.**

Dieu le veuille.

*Air: Sans être belle, on est aimable.*

Allons, signe ton mariage.

Voilà ton contrat. Ah! j'enrage!

**ERNEST.**

Donnez-moi le contrat soudain;

J'en veux la moitié dans ma main.

**GRIPMANN.**

Pour terminer cette folie,

Mets tes prénoms et tous les miens.

**ERNEST, signe et prend le contrat.**

Enfin, j'ai gagné ma partie.

Oh! je le tiens!

**GRIPMANN.**

Le sort en est jeté.

## SCÈNE XVIII.

Les Précédens, **ÉLISA.**

**ÉLISA, en entrant, à la cantonnade.**

Qu'on selle à l'instant mes chevaux.

**VICTOR, à part.**

Ses chevaux! (*Haut*). Arrêtez!

**ÉLISA, bas à Victor.**

Soyez tranquille et laissez-moi faire.

**GRIPMANN.**

Que nous veut cette dame?

**ÉLISA.**

On m'a assuré que je trouverais M. Gripmann dans ce salon.

**GRIPMANN.**

C'est moi. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

ÉLISA.

Voilà , monsieur , une lettre de mon père.

GRIPMANN.

De votre père ? Madame je n'ai pas l'honneur de le connaître. (*Lisant la signature*). Heim ! Le baron Dindonibrook. (*Regardant Frédéric en riant*). Encore une plaisanterie de ta part.

FRÉDÉRIC.

Non , monsieur , lisez.

ERNEST.

Lisez , mon oncle.

GRIPMANN , *après avoir parcouru la lettre.*

Ah ! les monstres ! coquin de neveu ! mais qu'elle est donc cette autre Elisa ?

VICTOR , *se déshabillant.*

Un lieutenant de hussards , ami d'Ernest , qui s'est joint à lui pour le ravir à l'avarice et aux mauvais traitemens de son oncle.

GRIPMANN , *montrant Frédéric.*

Et celui-ci avec son air goguenard ? c'est l'effet de l'absence.

FRÉDÉRIC , *se déshabillant.*

Le capitaine de dragons , Frédéric.

GRIPMANN.

Monsieur le notaire , prenez acte. (*Le notaire se découvre.*  
*C'est un soldat.*

GRIPMANN.

Encore un soldat ! c'est donc une caserne que cet hôtel ?

LINVILLE , *se déshabillant.*

En qualité d'avocat , je puis.

GRIPMANN.

Je suis dans un coupe-gorge ! au secours ! au secours !

TOUS , *riant.*

Ah ! ah ! ah !

### SCÈNE XIX et dernière.

Les Précédens , M<sup>me</sup>. RONDMANN , CÉCILE.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Quel tapage ! le feu serait-il à la maison ?

GRIPMANN.

Si ce n'était que cela !

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Qu'avez-vous , monsieur Gripmann ?

GRIPMANN.

Ce que j'ai ? On me vole , on m'assassine ! on m'enfonce un poignard dans le cœur !

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

On vous assassine dans ma maison ?

GRIPMANN.

Que veut cette vieille folle ?

LINVILLE.

Je vais expliquer tout cela.

M<sup>me</sup>. RONDMANN, *surprise*.

Monsieur Linville !

CÉCILE.

Lui-même.

LINVILLE.

Écoutez tous. Grâce à notre supercherie, notre cher Ernest rentre enfin dans tous ses droits. Monsieur Gripmann a beau pester; nous serons tous heureux en dépit de lui. Allons, papa...

GRIPMANN.

Allez au diable ! je vous maudit tous. ( *Il sort* ).

ERNEST.

Sa colère s'apaisera. Mon cher Victor, je vole auprès de ta famille ; et vous, mes bons amis, comment reconnaître le service que vous venez de me rendre ?

VICTOR.

Fait le bonheur de ma sœur ; nous serons quittes. Ma chère Éliisa, ne perdons pas un temps précieux, et revenons en ces lieux partager nos instant entre l'amour et l'amitié ; qu'en dites-vous ?

ÉLISA.

J'ai permis d'espérer.

LINVILLE.

Il ne manque plus qu'un consentement pour un troisième mariage. Madame Rondmann refusera-t-elle toujours ?

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Ma foi.

CÉCILE.

Ma mère.

M<sup>me</sup>. RONDMANN.

Tu le veux... Sois donc madame Linville... Mais je réclame l'honneur :

LINVILLE.

C'est convenu. Allez, mes amis... Revenez bientôt, et souvenez-vous toujours, que la fidélité est...

VICTOR.

Monsieur l'avocat, réservez votre éloquence pour une autre occasion. Ne pensons en ce moment qu'au plaisir que nous éprouvons, et à ce que nous avons fait l'un pour l'autre.

**VAUDEVILLE.**Air : *De Marianne.***VICTOR.**

L'un pour l'autre, au sein de l'orage,  
 Gaîment nous avons combattu,  
 Et de bonheur, je trouve un gage  
 Dans l'hymen que j'avais rompu  
 À la folie,  
 Toute la vie,  
 Ainsi, mon cher, je devrai le bonheur.  
 Dans la vieillesse,  
 Avec ivresse,

Ce souvenir agitera mon cœur.  
 Amis, que mon bien soit le vôtre;  
 Chez moi, disposez de tout, mais  
 Pourvu que ma femme, jamais  
 Ne prenne l'un pour l'autre.

**LINVILLE.**

Quoiqu'avocat, je vous l'assure,  
 Moi, je n'aime pas les procès.  
 Une jouissance plus pure  
 Naît des délices de la paix.  
 J'aime, au contraire,  
 Voir le bon frère  
 Tendre la main au frère malheureux.  
 L'homme paisible,  
 L'homme sensible,  
 Que ses bienfaits font bénir en tous lieux.  
 Ah! quel plaisir serait le nôtre,  
 Si dans des transports aussi doux,  
 Partout on disait comme nous :  
 Vivons tous l'un pour l'autre.

**FREDERIC.**

Un jour, dans les champs de la gloire,  
 On vit deux de nos fiers guerriers,  
 Tous deux trahis par la victoire,  
 Arroser de sang leurs lauriers.  
 Troupe ennemie,  
 Avec furie,  
 Les entourait, et criait : rendez-vous.  
 Avec courage,  
 Dans le carnage,  
 Non, disent-ils : étrangers, frappez-nous.  
 Ce drapeau serait-il le vôtre ?  
 Ils tombent à ces mots vainqueurs :  
 Qu'ils vivent toujours dans nos cœurs.  
 Ils sont morts l'un pour l'autre.

**ÉLISA, au Public.**

Messieurs, que penser de l'ouvrage  
 Qu'à vos yeux nous venons d'offrir ?  
 Obtiendra-t-il votre suffrage ?  
 Vous seuls pouvez le soutenir.  
 On a beau faire,  
 Dans le parterre,  
 Quand d'un côté est la sévérité,  
 Près du critique  
 Malin, caustique,  
 On voit souvent se placer la bonté.  
 Si la rigueur a son apôtre,  
 Toujours l'indulgence a le sien.  
 Ainsi, messieurs, gardez-vous bien  
 De prendre l'un pour l'autre.